

Les Cahiers des Dix



Les Onnontagués

Léo-Paul Desrosiers, M.S.R.C.

Number 18, 1953

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080049ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080049ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desrosiers, L.-P. (1953). Les Onnontagués. *Les Cahiers des Dix*, (18), 45–66.
<https://doi.org/10.7202/1080049ar>

Les Onnontagués

Par LÉO-PAUL DESROSIERS, M.S.R.C.,
de l'Académie canadienne-française.

En 1649, un duel séculaire prend fin dans le nord de l'Amérique. En bonne partie détruite par les maladies contagieuses, démoralisée, victime de pressentiments funèbres, la coalition laurentienne composée de Hurons et d'Algonquins disparaît définitivement. Seuls quelques groupes qui ont été témoins des derniers drames horribles, reprendront racine dans les alentours de Québec ou aux terres lointaines du Wisconsin. Mais la ligne de défense, — baie Georgienne, Outaouais, Saint-Laurent, — qui a été tenue pendant de nombreuses années avec vigueur et succès, est maintenant abandonnée. Enorgueillie par ses triomphes faciles, la Confédération iroquoise s'est ensuite portée à l'assaut de deux tribus qui, comme les Hurons, étaient de son propre sang : les Neutres et les Eriés qu'elle a pratiquement anéanties en quelques mois. Puis, dans le même temps, elle attaquait deux postes français du Saint-Laurent qu'aucun rideau de guerriers indiens ne protégeait plus. A Montréal règne une prudence attentive qui organise une défense difficile à percer; les colons forment un groupement homogène, compact, adroit, aguerri, rusé; mais il est trop peu nombreux et il ne peut que subir des pertes. Celui des Trois-Rivières inquiète encore plus profondément. L'an précédent, il a enregistré de graves revers. Puis au printemps de l'année 1653, seize Français ont fui pour se rendre à l'Île Percée ou à la baie de Gaspé où ils trouveraient des navires de pêche pour les rapatrier. C'est contre ces mauvaises palissades que les Agniers concentrent leurs forces. Aussi le sort de la Nouvelle-France est réellement en jeu. Une imprudence, une lenteur à se garder, un rassemblement général des guerriers iroquois, entraîneraient la débâcle. Tous les Français sont sur le qui-vive.

Et c'est aux tout premiers jours de l'été, alors que chacun se prépare pour les durs combats, qu'apparaît dans la Confédération iroquoise une fissure aussi large que mystérieuse, qui donne lieu à l'espérance. Le 26 juin 1653, en effet, les Montréalistes voient soixante Onnontagués surgir de la forêt, s'avancer comme en pays ami, sans dissimuler leurs mouvements. Quelques-uns demandent des sauf-conduits, d'autres affirment qu'ils sont des ambassadeurs, ils veulent savoir « si les Français auraient le coeur disposé à la paix ». C'était demander à un condamné à mort s'il désirait un sursis.

Les colons admettent les Onnontagués dans l'enceinte palissadée. Ils ne connaissent que bien imparfaitement la tribu iroquoise à laquelle ces Indiens appartiennent. En Nouvelle-France, ils ont pris contact avec les Agniers en premier lieu, et ensuite avec les Onneyouts, leurs voisins occidentaux, dont les groupes de guerriers errent continuellement sur le Saint-Laurent. Les Jésuites qui ont vécu en Huronie sont mieux renseignés. Eux, ils ont vu des ambassadeurs onnontagués, ils ont aperçu leurs guerriers à l'oeuvre en plus d'une circonstance, ils ont probablement appris le rôle de leurs sachems dans la Confédération iroquoise. Mais savent-ils bien que c'est dans leur pays que s'élève Onnontaté, la capitale de l'Iroquoisie, la Montagne comme ils diront bientôt, puisque la bourgade s'élève sur une éminence ? Ces gens, ils les appelleront des Montagnards quand ils les connaîtront mieux et qu'ils leur auront rendu visite. Mais aujourd'hui, ils ne sauraient se rendre chez eux qu'à l'aveuglette car ils n'ont pas encore remonté le fleuve, atteint le lac Ontario, suivi sur quelque distance, la rive sud de ce lac, remonté jusqu'à sa source une courte rivière qui descend du sud, atteint enfin la tribu iroquoise du milieu, celle qui se juche sur les hauteurs entre les Agniers et les Onneyouts d'un côté, les Goyogouins et les Tsonnontouans de l'autre. C'est vers elle, de l'Orient et de l'Occident, qu'accourent aux jours de réunion générale, par une longue piste en forêt, les sachems et les foules qui participent aux cérémonies religieuses et politiques. Le moins que l'on puisse

dire, c'est qu'une ambassade des Onnontagués à ce moment précis était très significative.

Naturellement, quand les Montréalistes tiennent à leur merci, dans l'intérieur du fort, des représentants d'une race qui a fait tant de mal à la Nouvelle-France, ils éprouvent la tentation de les capturer et de les mettre sous verrou. « ...Mais quand ils les virent avancer sans armes et sans défense, cette franchise amollit leur coeur... » Armés de pied en cap, attentifs, ils écoutent donc ces étrangers exposer « les pensées et les désirs de leur Nation ». Et ceux-ci le font avec tant d'éloquence et de plausibilité, que bientôt « on ne parla plus que de confiance, de paix et de bienveillance; vous eussiez dit que jamais on ne s'était fait la guerre, et qu'on n'était pas en disposition de jamais la recommencer ». Bien plus, les Montréalistes se laissent gagner : « On les traita avec amour, on reçut leurs présents et on leur en fit de réciproques ». Mais leur chef agit avec prudence. Il « leur dit que leurs déloyautés passées rendaient leurs propositions fort suspectes, et que s'ils avaient quelque amour pour notre alliance, il fallait le témoigner à Monsieur de Lauzon, Gouverneur de tout le pays, qui était à Québec ». Et c'est alors que le chef de l'ambassade agit et parle comme s'il était le chef d'un Etat indépendant au lieu de parler et d'agir comme représentant d'une tribu fédérée qui ne peut négocier que de concert avec les autres. Il faut distinguer les tribus iroquoises les unes des autres, dit-il; les Onnontagués ne manquent pas à leur parole comme les Agniers « qui recuisent leur fiel et l'amertume de leur coeur au milieu de leur poitrine, quand leur langue profère quelques bonnes paroles... » Lui et ses compagnons sont sincères, ils parlent sincèrement, ils viendront voir le gouverneur en temps et lieu, ils lui offriront les présents qui s'imposent.

Enfin, les Onnontagués nouent de véritables négociations de paix. Des réjouissances publiques ont lieu à Montréal. Puis les ambassadeurs « s'en retournèrent en leur pays, ravis de joie, d'avoir trouvé des esprits et des coeurs amateurs de la paix » Au départ, ils promettent encore de donner bientôt de leurs nouvelles.

Mais ce n'est pas tout. Ces envoyés ne s'en retournent pas directement dans leur pays. Ils ne craignent pas de faire un détour pour passer par la bourgade des Onneyouts. Là, ils exhibent les présents qu'ils ont reçus à Montréal. Ils affirment que les Montréalistes sont de véritables démons dans la guerre, de bons princes dans la paix, et qu'ils vont contracter alliance avec eux. Ces affirmations produisent un grand effet sur leurs auditeurs. Un mois se sera à peine écoulé qu'une ambassade onneyoute se présentera à son tour dans le poste de Montréal. Elle apportera « un grand collier de porcelaine, qui témoignait que toute leur nation voulait entrer dans le traité de paix que les Onnontagués avaient commencé avec les Français ». Mais cette délégation excite moins d'enthousiasme, car elle n'est composée que de deux personnes, un Onneyout et un Huron prisonnier à Onnontaté.

Chacune de ces deux tribus a parlé en son propre nom sans engager l'Iroquoisie tout entière. Sont-elles sincères ? Indubitablement, comme l'avenir le prouvera. A cette époque, la Confédération est moins unie, moins fondue en un tout qu'elle ne le sera plus tard ; la cohésion est loin d'être parfaite. Puis elle présente bien des aspects des régimes démocratiques modernes. Contre toute décision se présente toujours une minorité ; cette minorité peut être une ou plusieurs tribus et elle ne se croit pas strictement liée par la décision de la majorité. Elle joue son jeu à part et travaille à devenir la majorité à son tour. C'est ce qu'apprendront les Français avec le temps, mais bien plus tard ; et, au lieu de juger d'avance la partie perdue, ils combineront leur jeu avec celui de leurs amis en Iroquoisie pour emporter l'assentiment de la nation.

Il importe de marquer ainsi cette première tentative d'alliance entre la Nouvelle-France et les tribus iroquoises du Centre. Elle fut pendant de nombreuses années l'une des plus intéressantes possibilités de la politique française. Elle comprendra bientôt la possibilité d'une alliance avec les tribus de l'ouest, Goyogouins et Tsonnontouans. A plusieurs reprises, elle s'offrira à nos gouverneurs dans des condi-

tions particulièrement tragiques et semblables à celles d'aujourd'hui. Elle surgira à des moments imprévus, quand le désespoir s'introduisait dans les âmes. Elle aura son grand homme, Garakonthié, qui pendant des décades jouera un rôle de premier plan. Elle donnera lieu à toutes sortes de péripéties dramatiques, et presque légendaires. C'est pourquoi il ne faut pas minimiser l'importance de cette première ambassade de soixante guerriers qui se mettent ainsi à la merci de leurs ennemis.

Mais que, d'un autre côté, les Français du temps ne peuvent attacher une signification précise à ce fait, c'est ce qui apparaît non moins clairement. Ils manquent tout simplement de renseignements précis, exacts et nets sur les événements qui se déroulent en Iroquoisie et sur les motifs qui animent les Onnontagués et les Onneyouts. Ils ne comprennent pas pourquoi deux tribus manifestent soudain une politique étrangère qui diffère de celle des autres. Ils en sont réduits aux conjectures la plupart du temps, ou aux explications plus ou moins logiques. Ils ignorent si ce mouvement de rapprochement a de la profondeur, quelles sont ses origines et ses raisons, quels sont ses partisans et ses ennemis. Il aurait probablement fallu un Frontenac pour saisir tout de suite la portée de ce premier geste, pour jeter en Iroquoisie quelques observateurs perspicaces, pour travailler à fond dans le sens favorable, et surtout pour éviter les maladresses que commettent l'ignorance ou la demi-connaissance. Peut-être aurait-il compris, lui, que ce peuple ne possédait pas la cohésion que l'on pensait, qu'il était possible de le diviser, et que l'explication ordinaire que l'on se donnait à l'effet que toutes les tribus jouaient le même jeu, au fond, était loin d'être aussi juste qu'on le croyait.

C'est d'ailleurs ce qui apparut bientôt après ces débuts pacifiques. Le 2 juillet 1653, le camp volant, composé d'une cinquantaine d'hommes, part de Québec sous le commandement d'Eustache Lambert. Le 15, les citoyens de la capitale apprennent les pourparlers qui ont eu lieu à Montréal et que c'est Charles Le Moyne qui a agi en qualité d'interprète. Une espèce d'accalmie règne, les attaques se font

plus rares. Elle est brisée, le 20, par l'arrivée de dix à onze chaloupes montées par des Indiens de Gaspé, — Etchemins et Montagnais, — qui manifestent l'intention de combattre les Iroquois. Ils partent de Québec le 29 juillet pour faire la lutte dans la région des Trois-Rivières. Dans l'intervalle, le 20 juillet, un Français du nom de Michel Noéla a succombé sous les coups de l'ennemi à Montréal.

Dans le même temps, le père Paul Ragueneau, qui était le supérieur des missions huronnes au moment de la dispersion, constate très bien que les Agniers n'ont pas envoyé d'ambassadeurs et n'ont pas demandé la paix. Il a connu cette situation en Huronie. Les démarches pacifiques d'une tribu endorment la vigilance et, soudain, éclate comme la foudre l'attaque d'une autre tribu. Alors il suit avec anxiété les nouvelles de l'ambassade des Onnontagués; d'autres nouvelles aussi à l'effet que les colonies anglaises veulent attaquer la Nouvelle-Hollande et la Confédération iroquoise. Rien ne le rassure. Un pressentiment né de sa longue expérience lui impose l'appréhension d'une attaque dangereuse contre les Trois-Rivières durant l'été. Voici comment parle Marie de l'Incarnation : « Le commun s'étant ainsi laissé aveugler aux apparences, ne se défiait de rien. Mais le révérend Père supérieur des Missions, homme très zélé pour le bien public, estimant qu'il fallait toujours se tenir en défiance, travailla puissamment à faire fortifier cette habitation des Trois-Rivières, contre le sentiment des habitants du lieu qui, attachés à leurs affaires particulières, n'avaient point d'envie de les quitter pour travailler à la forteresse. Cependant quelques contradictions que le Père trouvât à son entreprise, les fortifications furent achevées et tous les habitants mis à couvert des entreprises de l'ennemi ».

Les inquiétudes du père Ragueneau reçoivent une confirmation de première main. L'ambassade onneyoute qui se présente à Montréal à la fin du mois de juillet révèle « que six cents Iroquois Agniers étaient partis de leur pays à dessein d'enlever le Bourg des Français, bâti aux Trois-Rivières ». L'avertissement est probablement connu aux Trois-Rivières le 7 août puisqu'il arrive à Québec deux jours plus

tard, le 9. Montréal aura deux semaines pour se préparer aux premières escarmouches de même que Trois-Rivières. Cette dénonciation des Agniers par les Onneyouts n'était pas un geste vain. On ne pouvait trahir plus nettement des associés et s'opposer plus résolument à leur politique. On ne pouvait se dissocier d'eux d'une manière plus patente. A lui seul, cet acte indique une sincérité de la part des Onneyouts et des Onnontagués dans leur désir de rapprochement. Quels motifs les dirigeaient ? La suite des événements permettra de le conjecturer, bien que les explications ne paraissent pas toujours suffisantes.

Et alors se développe l'attaque des Agniers. Leur stratégie est la suivante : occuper les postes de Montréal et de Québec par des escarmouches légères, les empêcher d'envoyer du secours pendant que se développera la principale attaque dirigée contre les Trois-Rivières.

Un détachement de dix-sept guerriers arrive dans les alentours de Montréal entre le 10 et le 15 août. Il se place en embuscade en arrière de l'île Sainte-Hélène pour surprendre des Français fauchant dans une prairie. Mais il a compté sans un groupe de Hurons qui habitent maintenant dans le fort et guerroient avec la garnison. Trente d'entre eux découvrent les pistes des ennemis. Le 15 août, ils les attaquent avec un succès complet. Ils tuent l'un d'entre eux et ils font cinq prisonniers; les autres fuient. Quatre de ces prisonniers sont Agniers; tous sont des notables dans leur pays; l'un est même un chef de grande réputation; c'était « cet autre fameux Capitaine Iroquois, qui fut cause que les Agniers demandèrent notre alliance, comme nous verrons bientôt ». Le cinquième prisonnier était un Huron « iroquisé », comme on disait dans ce temps-là, c'est-à-dire un Huron assimilé, naturalisé et devenu Iroquois. Les Hurons ont perdu deux des leurs pendant le combat et deux autres ont été blessés.

L'interrogatoire des prisonniers révèle quelques faits importants. Il confirme la bonne foi des Onneyouts et des Onnontagués dans leurs négociations avec les Français. L'Iroquoisie est menacée au sud par les Andastes, cette autre tribu iroquoise, que Etienne Brûlé avait dé-

couverte, parmi laquelle il avait vécu pendant un temps, et qui sera pendant de nombreuses années encore une ennemie dangereuse pour la Confédération; elle aurait même ouvert les hostilités contre les Agniers et les Tsonnontouans. En plus l'Angleterre et la Hollande sont en guerre et il est possible que le conflit éclate en Amérique entre les colonies anglaises et la Nouvelle-Hollande qui occupe une partie de l'état de New-York actuel; les premières auraient déclaré la guerre à la seconde; celle-ci a donc négocié une ligue offensive et défensive avec l'Iroquoisie contre la Nouvelle-Angleterre; et, par suite de ce fait, la Nouvelle-Angleterre aurait déclaré la guerre à l'Iroquoisie. Mais le gouverneur de la Nouvelle-Hollande, Stuyvesant, négocie pour éviter le conflit prochain et il réussira dans ce dessein. Enfin, les prisonniers assurent, eux aussi, que « 600, la plupart Agniers, étaient partis depuis 30 jours pour aller en guerre contre les Trois-Rivières ».

Les Montréalistes transmettent immédiatement toutes ces nouvelles à Québec. Les messagers qui les apportent ont probablement touché les Trois-Rivières le 19 ou le 20 août puisqu'ils arrivent dans la capitale le 21. Les autorités ont à peine pris connaissance des événements de Montréal, que le père De Quen arrive à son tour avec une mauvaise nouvelle : il apporte la calotte du père Poncet qui a été capturé la veille, un peu en amont de Sillery, par des Iroquois qui sont soudain sortis de la forêt; il tentait alors d'obtenir de quelques colons l'assistance dont avait besoin une pauvre femme dont les travaux agricoles étaient en souffrance. Mathurin Franchetot, un second Français, a aussi été fait prisonnier entre quatre et cinq heures du soir, alors qu'il coupait son blé; le père Poncet lui avait parlé quelques minutes plus tôt. Cette double capture excite une effervescence générale. Le père Poncet jouit, en effet, de l'estime et de l'affection de la population. Alors, il se forme tout de suite un parti qui poursuivra les ravisseurs. Il se compose de trente-deux personnes parmi lesquelles prennent place plusieurs notables de Québec. Et tout de suite il s'embarque dans six canots. Il est en retard de vingt-

quatre heures sur les ennemis, mais il espère prendre contact avec eux au lac Saint-Pierre, où ils ont l'habitude de s'attarder. Il fait force de rames. A l'île Saint-Eloi, sur un tronc d'arbre dont l'écorce a été enlevée, deux figures ont été crayonnées; au-dessus, les noms de Poncet et de Franchetot. Un peu plus loin, voici le bréviaire du missionnaire; en l'ouvrant, les poursuivants découvrent un message écrit à l'effet que six Hurons rénégats et quatre Agniers ont capturé les deux Français et les conduisent en Iroquoisie. Comme ils sont sur la bonne piste, ils se hâtent et ils arrivent au Cap-de-la-Madeleine pendant la nuit. Puis ils dépêchent un canot aux Trois-Rivières. Et ceux qui le montent y apprennent en arrivant le grand événement de la journée : le poste est assiégé depuis le matin même.

Voici les événements qui s'y étaient déroulés. Le 16 août, un premier groupe de huit Agniers était apparu. Il avait fait prisonniers deux jeunes Hurons dans l'une des îles. C'est lui, tout probablement, qui s'était rendu subséquemment jusqu'à Sillery pour se saisir du père Poncet et de Franchetot.

Le corps principal atteint les lieux le 19, ou peut-être seulement le 20. Personne ne le découvre, personne ne le signale. Il se dissimule aussitôt tout près de la place, dans l'anse du Moulin-à-Vent. Il ne veut pas commencer un siège en règle, mais surprendre le fort, s'en emparer par un coup de main. Et à cet effet, il prend les dispositions très habiles et qui témoignent d'une ruse et d'une sagacité peu communes. Les cinq ou six cents guerriers se partagent en effet en trois partis distincts. Le premier qui n'est composé que d'une dizaine de guerriers, monte dans un canot et aborde dans l'une des petites îles de l'embouchure; son rôle est de capturer l'un des Français qui viendront travailler dans les champs de maïs qui couvrent les petites îles, c'est pour eux le temps de s'occuper de leur moisson. Il obligera ce prisonnier à monter dans son canot, et il viendra ensuite passer devant le fort lui-même, donnant tout le temps voulu à la garnison et aux habitants pour se mettre à sa poursuite. Quand celle-ci sera bien amorcée, interviendra le second parti, en onze ca-

nots, qui a traversé le fleuve et s'est mis à l'affût, en face de la place. Celui-ci viendra au secours de ses compagnons. C'est alors que les Français croiront que toutes les troupes iroquoises des alentours sont engagées et qu'à leur tour, ils engageront leurs forces principales sur le fleuve. Algonquins et Hurons accourront à ce combat, la population viendra au rivage pour suivre les péripéties de la bataille navale que l'ennemi, d'ailleurs, ne redoute nullement car, pressé de trop près, il aborde au rivage et se disperse dans la forêt. Quand l'attention sera ainsi fixée sur le fleuve, surgira enfin le principal corps ennemi qui s'est dissimulé dans le bois autour et en arrière du poste. Il se lancera à l'assaut au pas de charge, massacrant au passage les gardes qui seront encore à leurs postes, les personnes demeurées en arrière et occupera l'enceinte fortifiée. Les soldats et la population se trouveront alors au dehors sans abri; ils seront pris entre les Agniers de la place et ceux qui sont sur le fleuve; en un mot ils seront à la merci de leurs ennemis qui pourront les capturer ou les tuer.

Le 20 août, les trois partis d'Agniers occupent les lieux qui leur ont été assignés et ils sont prêts pour l'exécution du plan. Mais les champs de maïs où doit s'amorcer la manoeuvre, appartiennent aux Hurons et aux Algonquins qui ne s'y rendent pas, ce jour-là. Le lendemain, 21, les Français constatent la disparition de quelques têtes de bétail; ils s'imaginent qu'une partie du troupeau s'est échappé et ils envoient des Indiens qui le cherchent dans la forêt ou sur le rivage. Quelques-uns reviennent peu après, « disant qu'ils avaient vu les pistes d'un grand nombre de personnes, et que l'ennemi n'était pas loin ». Quelques habitants se rendent dans leurs champs qu'ils ne veulent pas négliger; ils ont la faucille à la main. Mais eux aussi, ils reviennent tout de suite, « assurant qu'ils avaient vu de nombreux visages, des gens vêtus d'une façon extraordinaire, qui se tenaient à couvert dans les bois ». C'est alors que les chefs envoient des éclaireurs; mais comme ceux-ci ne découvrent rien, ils croient que des craintes mal fondées ou de vagues terreurs ont inspiré les rapports précédents.

Le 22 août au matin, la population est donc un peu rassurée. Les moissonneurs retournent au travail; ils postent des sentinelles à la lisière de la forêt. Et c'est justement l'occasion que les Agniers attendaient. Prompts comme l'éclair, ils poursuivent l'une des sentinelles; celle-ci les voit, court pour leur échapper, reçoit deux ou trois coups de casse-tête qui la blessent gravement. Un Huron est aussi blessé au coteau Saint-Louis. Par la suite, le plan élaboré avec soin s'exécute en gros, mais évidemment avec des modifications de détail.

Vers huit heures du matin, en effet, le canot posté dans les îles quitte son abri. Il s'avance à découvert avec son prisonnier, comme il a été convenu; il commence à traverser le fleuve du nord au sud à une lieue environ en amont du poste. Un canot part du poste pour aller à la découverte, mais il ne peut rattraper le canot iroquois. Une chaloupe française part à son tour, commandée par un individu du nom de Bellepoire et montée par des soldats. Un tambour doit exécuter des roulements si l'ennemi est découvert. La consigne donnée est de bien surveiller le fleuve en amont.

La chaloupe progresse le long de la rive. A peine a-t-elle franchi une demi-lieue que les soldats découvrent en arrière d'une pointe, et au fond d'une anse, les canots iroquois du groupe principal; c'est là qu'il avait abordé. Ils ouvrent immédiatement le feu sur les guerriers qui les gardent; d'autres guerriers surviennent et ripostent. Et c'est à ce moment précis qu'entre en action le second groupe agnier posté sur la rive droite du fleuve. Les onze canots accourent. Et bientôt la chaloupe de Bellepoire est encadrée par deux flottilles ennemies. Tout en maintenant une fusillade bien nourrie, elle réussit à pivoter sur elle-même pour revenir au poste. Des balles frappent deux Iroquois qui sont tués sur le coup.

Jusqu'à ce moment, la bataille se déroule exactement comme les Agniers l'ont prévu. Une partie de la garnison monte la chaloupe, le combat fluvial passionne les Trifluviens qui ont couru sur la rive et qui en suivent maintenant les péripéties. Heureusement, à ce moment-là, Bellepoire fait exécuter les roulements de tambour convenus.

Pierre Boucher les entend et il sait maintenant que l'ennemi est en nombre autour de la place. Il retourne au fort pour prendre les dispositions nécessaires. Et c'est en y revenant qu'il aperçoit soudain le corps principal des guerriers ennemis qui s'avance à la course vers les palissades; comme disent les *Relations*, il découvre « un grand nombre d'Iroquois, courant à bride abattue, comme on dit, à travers les champs, faisant mine de venir attaquer la bourgade ». C'est l'attaque principale qui se déroule maintenant.

Pierre Boucher a juste le temps de crier : « Aux armes »; les portes se referment. Deux pierriers qui avaient été disposés tout près sont roulés au bon endroit et tonnent bientôt, tirant une vingtaine de coups en un quart d'heure; les boulets interdisent le chemin à l'ennemi, les détonations l'effraient. Pendant ce temps, tous courent à leur poste. Le fort est sauvé.

Il s'en était fallu de deux ou trois minutes peut-être. Et même ces quelques minutes n'auraient pas suffi sans le sang-froid et la présence d'esprit de Pierre Boucher. Pas plus que les autres Indiens, les Iroquois ne savent conduire un véritable siège. Ils ne connaissent aucun des arts savants qui conduisent à la prise d'une place; ils sont incapables de se ravitailler et surtout ils manquent de patience. Les blessés les inquiètent, car ils ne savent comment les transporter en forêt. Puis ils craignent les pièces d'artillerie. Alors ils ne peuvent s'emparer d'une bourgade palissadée qu'à l'aube, quand les sentinelles sont endormies, comme ils ont fait en Huronie, ou par ruse, comme ils ont tenté de le faire aux Trois-Rivières. Et ce fait explique pourquoi ils échouent sur les petits écueils insurmontables que sont pour eux Montréal, les Trois-Rivières et Québec. Maîtresses de la campagne, leurs hordes tournent vainement autour de quelques mauvais fortins.

Leur surprise une fois manquée, les guerriers agniers poursuivent les troupeaux broutant dans les pacages qui entourent le poste; ils les conduisent vers la forêt où ils les massacrent. Puis ils garnissent la rive et ils tirent sur les occupants de la barque de Bellepoire

qui est prise dans une situation critique : du côté du fleuve, les canots iroquois la harcèlent et tentent de la rabattre sur le rivage où deux à trois cents mousquets attendent que les victimes soient à portée. C'est encore Pierre Boucher qui sauve la situation, assure une retraite à l'embarcation et aux soldats, en pointant le pierrier sur les Agniers postés sur la rive et en faisant tirer.

Décus dans cette entreprise, les guerriers passent leur rage sur le maïs et le froment. Ils coupent, ils mettent en meule et ils brûlent. Ils livrent également au feu les charrues, les charrettes et les maisons éloignées. De nouveau entre en action un pierrier installé sur le *Platon*, et les boulets tombent parmi les ennemis. Ceux-ci s'avancent et escarmouchent; un Algonquin reçoit une balle dans le genou, des Agniers sont blessés, peut-être tués. Puis quelques tirailleurs français refoulent un peu l'adversaire.

Pierre Boucher redoute la nuit qui commence; en plusieurs endroits, la palissade touche à la forêt ou à des îlots d'arbres; un ennemi hardi pourrait s'y glisser facilement pour l'incendier. Alors le commandant poste des sentinelles et il tient toute la garnison sur le quivive; le tambour bat fréquemment, les trompettes sonnent. Dans la redoute, les fusillades éclatent sans rime ni raison. Tous ces bruits indiquent aux ennemis qui s'approchent que les Français veillent bien et aucune attaque ne se produit.

Selon Marie de l'Incarnation, c'est durant cette nuit inquiétante que trois des Français qui sont à la recherche du père Poncet et qui ont laissé leurs compagnons au Cap-de-la-Madeleine, réussissent à s'introduire dans le poste avec un Algonquin. Ils apportent à Pierre Boucher la nouvelle de la capture du missionnaire et de Franchetot. Pour les sauver, le commandant songe à parlementer. Avec cet objectif en vue, des pourparlers s'engagent tout de suite le lendemain matin. « Ils acquiescèrent à cette proposition », affirme Marie de l'Incarnation. Toutefois, dans le même temps, les Agniers achèvent la dévastation des campagnes; le canon tonne de temps à autre pour les empêcher de s'approcher. Puis des contacts s'établissent entre

les Hurons qui vivent parmi les Français et les Hurons qui vivent parmi les Agniers. On se reconnaît, on s'informe des parents et des amis « si bien qu'en peu de temps, ce ne furent plus que conférences et qu'entretiens d'Iroquois avec les Hurons », pendant que les Français sous les armes maintiennent une bonne garde. Ce même jour, d'après Dollier de Casson, un Huron de Montréal mettrait les assiégés au courant de la capture de quelques-uns de leurs grands chefs à Montréal. Cette nouvelle augmente l'espérance de sauver le père Poncet et Franchetot.

Les négociations traînent en longueur et le siège se poursuit sous une forme bénigne. Les Iroquois gagnent un Sauvage des Trois-Rivières « qui leur promet de leur donner entrée et les faire maîtres de la place »; mais la trahison est découverte. D'un autre côté, une occasion est offerte de tendre un piège à l'armée des Agniers et de la détruire, au moins en partie. Mais le commandant n'accepte pas la proposition. Toutefois, il se sent plus en sécurité avec le détachement français qui voulait sauver le père Poncet, et qui est maintenant entré dans la place, augmentant le nombre des défenseurs. Enfin les Hurons continuent à se visiter; l'un d'eux retrouve dans le poste l'une de ses propres filles : « On eût dit que jamais on ne s'était battu ».

D'après les *Relations*, qui présentent une version différente, le siège devient de moins en moins pressant. A la fin, une dizaine d'Agniers s'embarquent dans des canots, le guidon blanc à la proue. Ils viennent devant le fort et crient qu'ils veulent parlementer. L'interprète des Français, un jeune homme, leur reproche d'abord leur fourberie; mais devant leur insistance, il transmet leur message au gouverneur. Avant de leur répondre, « on s'assembla en la maison de ville ». Après de nombreuses expériences du même genre, les Français croient qu'il s'agit d'une nouvelle ruse de guerre. L'interprète est chargé d'une réponse conditionnelle : si les Agniers pensent vraiment à la paix, ils rendront le père Poncet et Franchetot. Les parlementaires iroquois se montrent surpris et ils affirment qu'ils ne sont pas au courant de cette capture; toutefois, ils envoient immédia-

tement deux canots en leur pays pour empêcher que l'on fasse aucun mal à leurs prisonniers.

Tout en se détériorant, le siège ne cesse pas. Déjà le fil des événements de Québec s'est noué à celui des événements des Trois-Rivières; et maintenant, c'est celui des événements de Montréal. Les jours ont passé, c'est maintenant le 30 août. De plus en plus, les Français des Trois-Rivières croient que les Agniers parlent de paix dans la seule intention d'obtenir la libération de leurs prisonniers de Montréal. Et, juste à ce moment, le capitaine huron qui les a capturés, descend le fleuve avec eux pour les conduire à Québec et les remettre au gouverneur. Ignorant la présence d'une armée d'Agniers aux Trois-Rivières, il ne prend aucune précaution. Dans l'embarcation qui les porte, geôliers et prisonniers devisent d'une façon tout à fait paisible et académique sur les questions de paix et de guerre. On dirait que ces âmes cruelles et rudes se détendent un peu au contact des beautés et des grâces de l'immense fleuve qui coule entre ses rives basses. Mais soudain le capitaine huron découvre les ennemis; il constate instantanément qu'il a donné tête baissée dans un parti d'Agniers. Dans le même temps les canots qui accompagnent le sien fuient à toute vitesse, ils abordent au rivage et leurs occupants se dispersent dans la forêt. C'est alors que le grand chef agnier déclare à son conducteur qu'il le protégera parmi ses compatriotes et il lui demande de ne rien craindre.

C'est qu'en plus de ces prisonniers, le capitaine huron escorte encore à Québec quatre ambassadeurs onnontagués qui sont arrivés à Montréal, à la suite des négociations du printemps, et qui se rendent maintenant auprès du gouverneur général pour conclure la paix au nom de leur tribu. Les Montréalistes ne peuvent régler ces questions. Les Agniers étaient-ils au courant de leurs démarches? Le doute est permis. Maintenant, cependant, les chefs agniers qui ont été capturés à Montréal les connaissent et ils ont pu probablement, puisqu'ils arrivent ensemble, discuter entre eux la question de la paix ou de la guerre avec les Français.

Alors l'armée iroquoise des Trois-Rivières capture d'un coup ses compatriotes qui étaient prisonniers, les envoyés de la tribu des Onnontagués et quelques Hurons. Elle a entamé elle-même des négociations de paix. Modifiera-t-elle maintenant ses plans? Elle envoie dix-huit canots pour escorter ses prises. Rien, semble-t-il, ne peut rassurer les Hurons. Mais un nouvel esprit de paix anime les Agniers. Après avoir conféré avec leur chef qui était prisonnier, le moment d'avant, ils envoient des hommes pour rallier les Hurons qui ont fui et se sont égaillés dans la forêt. Ces preuves de bonne volonté ne tranquillisent pas le chef huron qui croit que sa dernière heure est arrivée. Debout dans le canot, il chante ses anciennes prouesses comme une victime condamnée à mort. « Tu n'es ni captif, ni en danger de mort, lui répondent les Iroquois; tu es au milieu de tes frères, et tu sauras que le Français, le Huron et l'Iroquois n'ont plus de guerre ensemble; quitte la chanson de guerre, entonne une chanson de paix, qui commence aujourd'hui pour ne finir jamais ». Le Huron n'en peut croire ses oreilles. Mais les Agniers le laissent aller avec les Onnontagués et il arrive bientôt aux Trois-Rivières.

Et des gens qui sont non moins étonnés de ce coup de théâtre, ce sont les Français des Trois-Rivières. Comment, les Agniers parleraient encore de paix après avoir recouvré leurs prisonniers de Montréal? Seraient-ils sincères? La nouvelle abasourdit tout le monde. Pourtant, ils renouent leurs propres négociations de paix. Leur chef, Teharihogen, reçoit les présents par lesquels les Français demandent que le père Poncet ait la vie sauve; et il s'embarque aussitôt, trois canots partent pour l'Iroquoisie afin d'en ramener le missionnaire.

Enfin, le siège se dissipe peu à peu. Sans observer aucun ordre, les guerriers partent pour leur pays. Mais six ou sept chefs agniers demeurent aux Trois-Rivières. Quatre ou cinq passeront même la nuit dans le fort qu'ils assiégeaient encore la veille. Puis ils partiront pour Québec avec les envoyés onnontagués. Ce n'est pas la paix qui règne encore, mais une trêve de quarante jours qui précède le traité. Bien plus, les Français ont posé des conditions pour que les

négociations continuent : la libération du père Poncet et la présence aux Trois-Rivières de six ou sept otages. Les *Relations* disent : «...Ils nous firent même des présents à diverses fois, protestant qu'ils n'avaient plus d'amertume ni de venin dedans le coeur »; et les Français ont offert des présents à leur tour. Ainsi finit dans des protestations et des serments d'amitié, l'attaque qui avait failli emporter le fort des Trois-Rivières; il s'en était fallu d'un cheveu qu'elle réussît. Elle avait duré huit jours.

Un autre fil important vient se nouer aux Trois-Rivières durant cet été qui présageait la ruine de la colonie mais qui fut le point de départ d'une courte période de répit. A la fin du mois de juillet, alors que les Montréalistes avaient reçu les ambassades des Onnontagués et des Onneyouts, les Trifluviens avaient vu arriver de leur côté des envoyés non moins inattendus et non moins imprévus. La délégation se composait de sept personnes, des Hurons, des Nipissings et des Outaouais qui venaient du « pays des Hurons ». Non pas de l'ancienne Huronie, au sud de la baie Georgienne et abandonnée à tout jamais, mais d'une nouvelle Huronie, d'un lieu de refuge, établis sur la rive occidentale du lac Michigan, c'est-à-dire dans le Wisconsin actuel. C'est là qu'après diverses aventures avaient pris racine quelques petits groupes d'Algonquins de l'Outaouais, de Hurons et de survivants de la nation du Pétun, misérables débris de la coalition laurentienne dispersés à tous les vents. Le rôle de ces peuplades semblait à jamais terminé. Mais maintenant, ils font une nouvelle entrée dans l'histoire sous le nom de Hurons et d'Outaouais et ils assument un rôle nouveau qui leur assurera la vedette pendant de nombreuses décades. De nouveau, ils deviendront un élément très important de la politique française et leurs noms reviendront sans cesse et sans fin dans les préoccupations et les rapports des gouverneurs. En temps de guerre ou en temps de paix, leur nom sera à l'affiche. Découvreurs mêmes et missionnaires s'engageront dans leur sillage et répandront leur renommée.

Cette première ambassade se présente bien humblement. Elle

n'a pas suivi la grande route de l'Outaouais et du Saint-Laurent infestée de guerriers iroquois et qui l'auraient probablement interceptée. Non, elle a retrouvé le chemin des périodes de dangers, et suivant un chapelet nordique de rivières et de lacs, elle a atteint les sources du Saint-Maurice pour le descendre ensuite jusqu'aux Trois-Rivières. Là, elle donne des nouvelles du premier établissement : « Toutes les nations algonquines s'assemblent avec ce qui reste de la nation du Pétun et de la nation Neutre, à Aotonatendé ». Le rassemblement compte mille individus environ et un chef bien connu conduit toute l'affaire. D'autres groupes importants viendront se fusionner avec celui-là.

Ces Indiens connaissent les marchandises françaises, ils en ont contracté l'habitude depuis au moins un demi-siècle. Or, aucun article de traite n'a dépassé Montréal depuis 1648, soit cinq ans. Et c'est la disette absolue : pas de chaudières de cuivre, d'alènes, de haches de fer, pas d'armes à feu, pas de munitions, pas d'épées, pas de tissus. La civilisation indienne reviendra-t-elle à ses arts primitifs ? Commerçants nés, familiers depuis l'enfance avec les phénomènes de la traite, les Hurons, les Outaouais, les Nipissings veulent maintenant ravitailler en marchandises françaises le rassemblement de la baie Verte ou baie des Puants, à trois jours au sud du sault Sainte-Marie. Puis leur ambition s'étend plus loin et devient vaste. Au cours de leur exode, ils ont pris contact avec les tribus qui errent dans le Wisconsin, autour du lac Supérieur; ils connaissent aussi celles du centre, de l'ouest et du nord américain, que la traite n'a jamais effleurées que de loin. Voilà des domaines infinis qui s'offrent à leur activité commerciale et ils rêvent de ravitailler une bonne partie du continent. Car si les commerçants français détiennent les objets de traite, ces Indiens possèdent les pelleteries et Outaouais et Hurons pourront jouer le rôle bien connu d'intermédiaires. La Potherie dit ce qui suit en parlant des Hurons : « Leur défaite ne faisait qu'augmenter le souvenir de se voir frustrés du commerce des Français. Ils firent cependant des tentatives pour trouver encore des voies propres à con-

tinuer la première alliance. En effet, trois Outaouaks des plus hardis s'embarquèrent dans un canot.... Après avoir passé de rivières en rivières, de portages en portages, ils tombèrent dans celle des Trois-Rivières.... » Marie de l'Incarnation parle aussi de l'arrivée de ces députés et de leur séjour, et de ces « deux mille sauvages qui se sont rassemblés en un lieu hors de l'incursion des Iroquois, et qui veulent venir ici pour lier le commerce avec les Français. Ils auront de la peine à passer, parce que les Iroquois, qui les haïssent à mort, comme les restes de leur carnage, occupent les passages. S'ils peuvent venir jusqu'ici, on aura le moyen de les instruire, et la porte sera ouverte à de plus grandes nations ». Et Marie de l'Incarnation juge cette affaire tellement importante qu'elle la recommande à sa correspondante.

Jusqu'ici, la source la plus lointaine de la traite avait été la Huronie. Et maintenant, ces délégués parlent de la reporter beaucoup plus loin dans l'intérieur du pays, de lui assigner un point de départ qui se retrouvera sur la rive occidentale du lac Michigan, de la nourrir avec les produits pelletiers d'immenses territoires dont on ne connaît pas les bornes, d'assembler des flottilles qui surpasseront de loin en nombre et en richesses, les flottilles d'hier qui soulevaient tant de joie dans le cœur des commerçants français. Et ce ne sont pas projets chimériques et vains. Car ces délégués promettent de venir l'an suivant même, en 1654, afin d'«apporter grand nombre de castors pour faire leur trafic ordinaire, et pour se fournir de poudre et de plomb, et d'armes à feu ». Leurs tribus accumulent des peaux de castor depuis trois ans déjà dans le dessein de les échanger un jour contre des marchandises françaises et leurs jeunes gens se rendront dans les régions occidentales pour en trouver de plus nombreuses encore.

Comment résister aux perspectives de ce commerce fabuleux ? Du côté des Indiens, ce sont les besoins de marchandises françaises qui sont pressants; de l'autre, c'est l'organisation intime de la Nouvelle-France qui exige des pelleteries. Et qui les exige à un point incroyable; pour s'en convaincre, il faut lire certains passages des *Relations* qui sont suffisamment révélateurs : « Jamais il n'y eut plus

de castors dans nos lacs et dans nos rivières; mais jamais il ne s'en est moins vu dans les magasins du pays. Avant la désolation des Hurons, les cent canots venaient en traite tous chargés de castors. Les Algonquins en apportaient de tous côtés, et chaque année on en avait pour deux cent ou pour trois cent mille livres. C'était là un bon revenu, de quoi contenter tout le monde et de quoi supporter les grandes charges du pays. La guerre des Iroquois a fait tarir toutes ces sources, les castors demeurent en paix dans le lieu de leur repos; les flottes de Hurons ne descendent plus à la traite; les Algonquins sont dépeuplés, et les Nations plus éloignées se retirent encore plus loin, craignant le feu des Iroquois. Aux Trois-Rivières, le peu qui s'y est vu a été employé pour fortifier la place, où on attend l'ennemi. Dans le magasin de Québec, ce n'est que pauvreté, et ainsi tout le monde a sujet d'être mécontent, n'y ayant pas de quoi fournir au paiement de ceux à qui il est dû, et même n'y ayant pas de quoi supporter une partie des charges du pays les plus indispensables.... Ce sont les Iroquois, dont il se faut plaindre; car ce sont eux qui ont arrêté les eaux dedans leurs sources.... Je veux dire que ce sont eux qui empêchent tout le commerce des castors ». On ne peut évidemment peindre d'une façon plus précise la façon dont les guerres iroquoises étouffent économiquement la Nouvelle-France; elle ne respire pour ainsi dire que dans la mesure ou elle reçoit des pelleteries. Son économie, ses finances publiques ne sont pas fondées sur la culture du sol, sur une industrie et un commerce diversifiés, sur les produits et les besoins d'une population qui s'augmente rapidement. Elle est pauvre à en crier. Le témoignage des *Relations* est là. Il serait facile d'en glaner d'autres à droite et à gauche, non moins probants et non moins clairs. En 1652, Marie de l'Incarnation a affirmé, par exemple, que « la difficulté qu'il y a à avoir les nécessités de la vie et du vêtement fera plutôt quitter, si l'on quitte, que les Iroquois, quoiqu'à dire la vérité, ils en seront toujours la cause foncière, puisque leurs courses et la terreur qu'ils jettent partout arrêtent le commerce de beaucoup de particuliers ». Quant à Marguerite Bourgeoys, elle est comme éperdue devant la

pauvreté, l'aspect misérable de la colonie; elle sent la situation de la Nouvelle-France si désespérée qu'elle éprouve le mouvement, comme elle le dit elle-même, « de m'offrir en holocauste à la divine Majesté pour être consumée en la façon qu'elle le voudrait ordonner pour tout ce désolé pays.... ».

De 1646 à 1653, les guerres iroquoises ont donc appliqué le supplice du garot à la Nouvelle-France en détruisant autour des trois postes la traite des fourrures et les tribus qui l'alimentaient. C'est un véritable sursis que lui apportaient les délégations de paix des Onnontagués, des Onneyouts, et enfin des Agniers, et surtout ensuite cette délégation huronne et outaouaise qui était arrivée à l'imprévu du saut Sainte-Marie. Mais toutes les espérances soulevées à la fin de l'été donneraient-elles un résultat quelconque ? Les envoyés des Pays d'En-Haut quittent la Nouvelle-France avec les vœux de tous, par la route de l'Outaouais, mais « ne marchant que la nuit de crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis ». Ils atteindront leur point de départ, leur voyage aura duré toute une année. Mais la haine iroquoise est perspicace. Elle poursuit activement les restes des tribus détruites, elle les répère, les pourchasse fébrilement. Ses partis explorent les parages septentrionaux du lac Huron pour les empêcher de se regrouper, de prendre racine nulle part. La chronologie de cette petite guerre est mal établie, mais il semble bien qu'en cette année 1653 justement, les Iroquois, peut-être les Tsonnontouans, détachent un parti de 800 guerriers dans le nord-ouest. Des éclaireurs hurons les répèrent; et ils « se pressèrent d'en apporter la nouvelle à leurs gens, en cette île, qui la quittèrent au plus tôt, pour se retirer au Michigan, où ils construisirent un fort, dans la résolution d'y attendre leurs ennemis, qui ne purent rien entreprendre pendant les deux premières années ». Cette nouvelle Huronie était lointaine et peut-être saurait-elle mieux que l'autre se soustraire aux raids meurtriers. Mais la traite projetée serait conduite par les mêmes peuples qu'autrefois, le long de la même ligne de communication, — Rivière des Français, Outaouais, Saint-Laurent, — et ainsi elle ne pouvait

apparaître à l'avance comme facile et pacifique, à moins que ne donnent des résultats substantiels les négociations engagées par les Onnontagués et les Onneyouts.

Léo-Paul Desrosiers.